

Adrian Alui Gheorghe

Ecrire de nos jours.

La culture entre universel, national et local

Il existe, depuis toujours, une tendance de l'artiste à se situer au-delà des frontières, dans l'universalité. Depuis toujours, l'artiste semble ne pas s'adresser, à travers le message artistique, à l'homme, mais à l'humanité ; il ne s'adresse pas au lieu, mais à l'universel. En reprenant des thèses européennes, George Călinescu tempère l'artiste, lui disant que l'entrée dans l'universel se fait, pourtant, par le national. Que dans un concert universel de voix, on vient, en tant qu'artiste, avec quelques éléments qui définissent son peuple, l'empreinte de son espace, son histoire, sa tradition. Que ces éléments, développés ou dont on a seulement l'intuition, sont ceux qui lui confèrent, par leur unicité, un lieu qui n'est qu'à lui. Shakespeare est sûrement anglais, Tolstoï est, à coup sûr, russe, Voltaire est certainement français et Goethe est, sans nul doute, allemand, si on lit leurs oeuvres par les éléments qui les distinguent, les recommandent mais les séparent aussi. Un écrivain africain a dans son oeuvre le frémissement du sable avec tout ce qui en découle, une philosophie de la vie s'écoule entre les doigts comme les grains de sable, tandis qu'un nordique explorera le mystère des fjords, soit dans la vie, soit dans la nature. Un balkanique comme Kazantzakis explorera l'abîme du marginal, la périphérie de certaines cultures qui sont, pour la plupart, cachées dans l'histoire et dans les mythes, tandis qu'un sud-américain comme Marquez apportera les vibrations mythiques d'un monde qui au commencement a été décimé, ensuite examiné. Les artistes roumains qui sont entrés dans l'universalité n'y font pas exception, Brâncuși, Cioran, Ionesco, Eminescu, Eliade ou Enescu ont la charge et l'empreinte ineffaçables de la culture roumaine, que ce soit au niveau de la sensibilité, des thèmes, des formes ou des obsessions humaines et historiques.

Mais les guerres mondiales, celles sur le champ de bataille, les guerres froides, les guerres économiques, les guerres des marchés, etc. ont mélangé les cultures et ont mis sur le tapis la notion de globalisation. Et la globalisation économique entraîne celle culturelle. De cette manière, le rêve depuis toujours de l'artiste de devenir universel semble être à sa portée. L'histoire, les contextes et les calculs semblent l'aider.

Ce ne sont plus les prix nationaux qui consacrent un auteur, mais ceux internationaux. Ce n'est plus le contact avec son propre public (s'il y a encore un public, s'il y a encore un contact!) qui compte, mais le contact avec le public d'ailleurs, qui soit aussi hétérogène, lointain et étranger que possible. Un écrivain (roumain et non seulement) est valable, aujourd'hui, devant le public (universel!) toujours plus »tabloidizat« s'il est traduit en autant de langues que possible. Le voit-on? Il est traduit en serbe, albanais, russe, hongrois, croate...? Il est grand, il est important. Celui qui n'est pas traduit est envoyé au coin, c'est „un rebut national”. Dans la culture globalisée il y a une compétition semblable aux marchés où l'on vend des conserves à l'asperge ou au haricot rouge. C'est le marketing qui compte. La quantité est la qualité la plus importante. Compte-t-il que le public, plus il est large, plus il est inexpressif, plus il est inattentif, plus il manque d'éducation? Cela ne compte pas. Le voilà. Il a été traduit en Nouvelle Zélande...! Peu compte-t-il qu'il s'agisse de deux ou trois petits textes mal traduits, sur un bout de page, comme un exemple d'exotisme culturel, l'important est qu'il y soit parvenu. Si loin? Si loin.

La globalisation signifie, d'une certaine perspective, la mort des petites cultures en faveur d'une culture grandiose qui honore l'humanité dans la confrontation future avec les civilisations galactiques. Parce que l'homme ne peut s'arrêter, dans son dynamisme, seulement sur soi et sur son monde, il rêve „éveillé” de la transcendance de l'espace et, éventuellement, du temps. Qu'il s'agisse d'une crise d'identité? C'est une crise de sur identité? Ou il est question seulement d'une confusion dans le repérage des motivations qui génèrent l'art et qui définissent la condition de l'artiste? Le naïf Borges se plongeait *heracleitic* dans la substance de l'univers: „Le temps est la substance dont je suis fait. Le temps est un fleuve qui m'emmène, mais c'est moi ce fleuve; c'est un tigre qui me lacère, mais c'est moi ce tigre; c'est un feu qui me consume, mais c'est moi le feu”. Si on le reconnaît, on est au centre du monde où que l'on se trouve, indifférent au nombre d'applaudissements vains qu'on reçoit d'après la position dans les statistiques. Car aujourd'hui seules les statistiques opèrent et non les hiérarchies. Ou, mieux dit, ce sont les hiérarchies établies par les statistiques et non celles qui se revendiquent de la valeur. Car la valeur elle-même est devenue extrêmement relative, la valeur, même dans l'art, est un reflex de la demande et de l'offre. Un Gogol qui travaille douze ans à un roman qu'il considère finalement un échec, il s'agit de *Âmes mortes*, est difficile à imaginer aujourd'hui. Mo Yan, le chinois qui a remporté le prix Nobel l'année dernière, a écrit „Fatigué de la vie, fatigué de la mort”, quelque huit cents pages, en quarante jours. Umberto Eco disait qu'un roman qui plaise,

qui soit valable, qui soit recherché par un public de partout, peut être écrit aujourd'hui en deux semaines. Et il a apporté des preuves en ce sens.

Pourtant, la pratique nous montre que, dans l'universalité, les petites cultures deviennent encore plus petites, tandis que les grandes cultures imposent tyranniquement leur valeur, les valeurs. L'histoire du monde remplace celle d'une nation. Le citoyen est au centre du monde et nulle part. Une sorte de paranoïa domine l'acte public, le discours public s'adresse au citoyen du monde et moins aux individus aux noms et prénoms, avec leurs problèmes du jour et de la nuit, avec leurs sentiments qui se consomment dans le plus grand anonymat.

Le manieur de marionnettes n'utilise plus de poupées, mais des hommes, parce qu'il a d'où choisir, on lui en offre une cohue.

Dans sa lutte avec l'ange l'homme a vaincu, la vulgarisation de la vie est le gain final dont l'individu ne sait que faire. Le mystère, celui qui anime l'imagination de l'homme depuis des milliers d'années, a tant de réponses, que les interrogations de l'individu perdent leur signification. Le mystère-même de l'„éternel féminin”, celui de la naissance et de la vie, le mystère de la création de l'univers, celui de l'harmonisation des couleurs et du parfum dans la fleur, tous absolument ont reçu des réponses. Celles-ci te sont offertes par quiconque à tout moment, par les spécialistes, les médias, les hommes politiques, les amis, les ennemis. Le mapamonde est un gigantesque concert de réponses. À voix multiples, l'une plus séduisante que l'autre.

Et si l'on n'a plus de questions à tant de réponses offertes, on est perdu. Parce que tout le monde, à tous les niveaux, par tous les canaux, par tous les moyens t'offre des réponses. Le seul de ce monde qui pose des questions est l'artiste. Il les pose au ciel, à la terre, au temps, à l'histoire, à soi-même, il les pose de manière directe ou indirecte. Mais qui se soucie encore des questions, quand les réponses sont toutes prêtes, offertes avec une telle générosité, une telle sollicitude? Et l'artiste, qu'est-ce qu'il peut encore faire de ses questions dans ce concert extrêmement séduisant et attrayant des réponses? Il se retire dans l'espace étroit, rétréci du lieu, là où la question à peine chuchotée a, de nouveau, un retentissement.

Au commencement il y a eu la culture de la tribu, avec ses dieux, ses surdieux et ses sages. On est arrivé, paraît-il, au même point. On retourne vers la culture locale, tout en aspirant doucement, timidement vers celle nationale, et pourquoi non? Après quelque temps, de nouveau, à contrecœur, vers l'universalité.

Pourtant, dans ce contexte, une question s'impose : la littérature, à quoi est-elle bonne en ces temps ? Là, je vais paraphraser notre collègue plus âgé, le Saint Augustin, qui se rapportait au temps. Si on ne me demande pas ce que c'est que la littérature (*le temps*), je le sais ; mais si on me le demande, je ne le sais plus. C'est comme la marche à vélo : si on se demande comment deux roues fragiles peuvent maintenir son équilibre, on tombe. Ou serait-ce comme l'amour ? Si on le vit tout simplement, on s'emplit d'éternité. Si on l'explique, on vit l'amère expérience de celui qui, en brisant les ailes du papillon, trouve dans sa paume un pauvre ver. Malheureusement, „les limites de son langage signifient les limites de son monde“ affirme, à juste titre, Wittgenstein. Si on feuillette une histoire de la littérature, par exemple, on constate qu'elle est pleine des „limites du langage“. Ou d'illimitations? La rue-même, comme expression de la liberté exprimée au maximum, est en fait pleine de gens pressés par les limites de leur monde.

Je crois que je saurais plutôt ce que la littérature n'est pas, chose dont je me suis bourrée la tête à chaque livre lu, à chaque page écrite. Que, en écrivant toujours, en lisant sans cesse, on atteint les méandres du métaphysique, tout comme le Prince Charmant de „Jeunesse sans vieillesse ...“ dans la Vallée des Larmes, où brusquement il a été (*on est*) frappé par la nostalgie de la réalité féconde quittée à cause des chimères.

De cette perspective, la littérature n'est pas la vie, mais seulement l'illusion de la vie (*et cela je l'ai appris tout en vivant, je l'ai longuement vérifié!*)! Un texte génial n'engendre jamais au moins un ver de soie. Ou un ver de fumier. La littérature est le mensonge convenable dont on ne trompe pas les autres, dont on se trompe soi-même, et on le fait avec les arguments les plus séduisants. Pourtant, chaque homme vit avec et pour son mensonge. Chaque jour il l'accroît, l'embellit, l'améliore, le soutient avec véhémence devant les autres, à chaque instant il est renfrogné, pensif, prêt à trouver d'autres et d'autres arguments en faveur de son propre mensonge.

La littérature, l'art en général, sont l'expression de la peur que le monde environnant soit fini. On écrit pour mettre une virgule plus distincte entre notre finitude vérifiée et l'éternité pressentie. Si on était éternels, comme la pierre, est-ce qu'on pourrait encore rêver ? Serait-il possible qu'on invente encore des licornes à chevaucher, ensuite aller à leurs côtés pour arriver à des ravins où on soupçonne que notre double idéal puisse loger ?

J'ignore si ce que nous écrivons est bon ou mauvais, à quoi il est bon d'écrire par ces temps mouvementés. Si nous le faisons dans n'importe quelles conditions, il s'agit probablement d'un vice encore impuni. Mais nous le dirons et le motiverons, tout comme Platon, qui nous a relevé

que „le maniement et la connaissance des mots conduisent à la connaissance des choses” et cela atténuerait un peu quelque chose de la gratuité dans laquelle nous passons notre vie. Et le maniement des mots ressemblerait au dangereux maniement des poisons, chose qui affecte tout premièrement le manieur inhabile.

Nous pourrions, sans doute, ne pas écrire, nous pourrions seulement murmurer les choses essentielles du voisinage, imiter le lever du soleil, son coucher, la marche sur les pointes de la pluie au-dessus du corps de la mer, telle que la pratiquaient les premiers hommes, encore primitifs, qui s'étaient découvert un certain sens artistique. Au fond, nous ne nous sommes non plus trop éloignés de la primitivité; si on époussette un livre de poésies ou de prose d'aujourd'hui, d'hier ou d'avant-hier, presque les mêmes choses fondamentales s'éparpilleront tout autour, seuls les accessoires sont un peu différents. À propos de cela, George Steiner affirme, dans un excellent essai paru récemment (*Tritons, revue Nexus 50, 2008, Hollande; Idées en dialogue, 16 sept. 2008*) : “Une trop grande partie de notre comportement social, politique et même familial reste sadique, trompeur ou primitif du point de vue intellectuel. Notre appétit, notre soif de massacre semblent infinis. La puanteur de l'argent contamine nos vies. Mais, quand on crée un sonnet shakespearien, quand on compose une Messe en B-mineur, quand on lutte, au long des siècles, avec la conjecture de Goldbach ou avec „le problème des trois corps“, on dépasse ses limites. C'est alors, vraiment, que „des merveilles plus grandes que l'homme n'existent pas“. On sait que l'évolution de la littérature n'est pas au niveau de „ce qu'on dit“, mais au niveau de „comment on dit“. Si on interrompait la chaîne de la création littéraire, renouvelée d'une époque à l'autre, l'humanité entrerait en impasse. Elle en mourrait, peut-être. C'est pourquoi, avec chaque génération, il y a des individus élus (*ou autoélus?*) qui sont appelés à renouveler les thèmes et les moyens.